

PREX DE L'ABONNEMENT : Roubaix-Tourcoing, Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 25 fr. — Un an, 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : 50 francs. — Les Départements et l'Étranger, les frais de poste en sus. — Le prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17. — A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42. Directeur : ALFRED REBOUX. AGENCE SPÉCIALE A PARIS, Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix. — A Lille, rue du Curé-Saint Etienne, 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE, et C^o, place de la Bourse, 8 et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. — à Bruxelles, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX LE 19 JUIN 1889

LE SOCIALISME D'ÉTAT ET LA RÉFORME SOCIALE

Il n'est personne parmi nous qui ne se soit posé la question qu'étudie M. Claudio Jannet dans son beau livre sur le Socialisme d'État et la Réforme sociale. « Comment se fait-il qu'à une époque où les conditions économiques faites au travailleur sont beaucoup supérieures aux conditions anciennes; comment se fait-il, dis-je, que le mécontentement des classes ouvrières se soit accru de telle sorte qu'il est devenu une menace pour l'ordre social. »

En effet, les travaux et les recherches des savants nous ont permis de comparer l'existence de l'ouvrier au moyen-âge et de nos jours, et il résulte de cette comparaison que les classes vouées au travail ont largement pris leur part du bien-être que notre civilisation industrielle a répandu dans le monde moderne. La table de l'ouvrier est mieux servie, son foyer est plus confortable, ses plaisirs sont plus variés qu'ils ne l'étaient il y a un siècle : à plus forte raison qu'ils ne l'étaient il y a cinq siècles.

Mais, comme le remarque M. Jannet, les besoins ont grandi plus vite encore que les salaires ne se sont élevés, et l'importance de la vie terrestre s'accroissant à mesure que celle de la vie future s'affaiblit dans les esprits, le mécontentement s'est généralisé et accru.

Une école d'hommes d'État a cherché à lutter contre l'irritation des classes vouées au travail en faisant intervenir la société dans la réglementation de l'industrie et en reconnaissant au prolétaire le droit de prélever sur le fond commun de l'impôt une part plus grande que celle qui lui revient naturellement. C'est là, en effet, le principe du socialisme d'État : on peut le pousser plus ou moins loin, mais le principe est posé tout aussi bien par le concours que l'État prête à une société de secours mutuels, ou par les privilèges dont il arme un syndicat ouvrier, que par les assurances ouvrières dont M. de Bismarck vient de doter l'Allemagne.

M. Claudio Jannet, sans s'en tenir aux doctrines de l'école de Manchester, combat cependant le socialisme d'État et les conséquences que l'Allemagne en a tirées. Il est de ceux qui pensent que la réforme sociale suffit à l'apaisement de la guerre sociale et que l'initiative privée peut nous dispenser de l'initiative gouvernementale.

Nous aurions peut-être quelques réserves à faire sur ce point. Non que nous contestions l'efficacité de l'initiative privée, ou la supériorité de l'association libre sur l'assurance obligatoire : mais l'usage qui a été fait, dans le passé, de la liberté, nous met en garde contre l'usage qui en serait fait à l'avenir, dans certains pays.

Les Sociétés de secours mutuels, par exemple, sont communes en France, depuis longtemps déjà, et le second Empire a cherché à les développer.

Malheureusement, l'ouvrier rangé, économe, est trop souvent l'exception, et, livré à lui-même il ne s'assure pas, il n'entre pas dans une Société de secours mutuels.

C'est évidemment parce que M. de Bismarck a craint qu'il en fût de même de l'ouvrier allemand, qu'il a recouru au système de l'assurance obligatoire.

M. Claudio Jannet a plus de confiance que le chancelier de l'empire allemand dans le bon sens de l'ouvrier.

Mais cela ne tient-il pas à ce que le savant économiste a surtout fréquenté des ouvriers chrétiens, des ouvriers rangés par conséquent ?

En venant à nous, par exemple, nous voyons que les ouvriers de la région industrielle de la France ont des conditions de vie qui ne sont pas moins favorables que celles de l'ouvrier allemand, et que l'initiative privée peut nous dispenser de l'initiative gouvernementale.

C'est parce que la moyenne intellectuelle et la morale religieuse des agriculteurs français sont supérieures à la moyenne morale et intellectuelle des classes ouvrières, qu'elles ont permis aux agriculteurs de tirer du principe de l'association des avantages que le monde industriel ignore encore.

Le jour où la démolition de l'usine aura envahi le village, l'ouvrier agricole ira boire au cabaret la cotisation qu'il verse aujourd'hui dans la caisse de son syndicat, et il aura, lui aussi, besoin de la tutelle de l'État pour assurer son lendemain.

GIORDANO BRUNO

Au moment où nous écrivons ces lignes (9 juin), la Rome révolutionnaire élève en face du Vatican et, comme une protestation de la libre-pensée, une statue à Giordano Bruno, le moine déshonoré. On a depuis quelque temps beaucoup parlé de ce dominicain apostolat, auteur d'une comédie fort inépuisable et de livres philosophiques pleins de révérences, mais offrant aussi certaines découvertes qui depuis ont pu être mises à profit. Ce personnage, objet d'une tardive ovation, naquit à Nola en 1584. Il jeta ses orties sa robe de dominicain et attaqua audacieusement la religion qu'il devait défendre.

Pensant jour de plus en plus à la liberté à Genève, il rêvait, mais ne tarda pas à se briser avec Calvin, et se retira en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

mais dont nous tenterons de donner une idée. M. de Giovanni commence par la biographie du moine détroqué, il nous la raconte d'après la relation que G. Bruno fit lui-même devant le tribunal de Venise. C'est la vie d'un homme de beaucoup d'érudition, fort inconstant dans ses projets, fort inconséquent dans ses opinions et n'ayant nullement formulé un système qui puisse lui valoir d'être considéré avec le respect dont les libres-penseurs font parade en son honneur. Ses écrits, qui traitent des matérialistes d'insensés, qui, bien qu'apostat, excommunié, reconnu hérétique à cause d'opinions non conformes à l'enseignement catholique, qui bien que menant une vie sans doute peu correcte, fréquente les églises, assiste aux vêpres, et se livre à de pieuses lectures, ont une certaine valeur parce qu'ils ne sont pas d'une saine doctrine, qui fait à Venise profession de théologie catholique, je ne pense pas que cet homme puisse être considéré comme le type idéal, le porte-parole des positivistes, des matérialistes et des athées. Et ce sont eux qui aujourd'hui nous mettent sur les pas !

Mais, dira-t-on, si G. Bruno était tel que le peint M. de Giovanni, preuves en main, ce n'était pas un libre-penseur et comment expliquer la mort affreuse à laquelle il parvint à échapper ? Qu'on se transporte à l'époque où l'arrêt fut prononcé et l'on verra que cette mort horrible, dont l'idée seule nous fait frémir, n'eût rien d'illégal. En 1229, le pape Grégoire IX avait élevé l'Inquisition au rang des tribunaux réguliers, elle fonctionna comme fonction le jury, ayant à déclarer si sur tel ou tel point l'accusé était coupable ; elle ne fut autre, autrement, Giordano Bruno, n'ayant pas voulu rétracter des opinions considérées comme criminelles, que de prononcer sa condamnation, retardée autant que possible dans l'espoir de voir la sentence venir à résipiscence. Une fois la prisonnière édictée, G. Bruno fut livré au bras séculier, c'est-à-dire au bûcher. Tout, dans son procès, nous paraît affreux, mais pour le XVII^e et le XVIII^e siècle, il n'y a rien de normal. Cette justice était tellement dans les idées du temps que Calvin eut son Inquisition sous le nom de Chambre consistoriale ; il fit brûler Michel Servet, parce qu'il niait la Trinité, et tel qui fut aussi le grand grief contre G. Bruno, Calvin aurait pensé faire œuvre pie en livrant au bûcher Rabelais s'il l'eût tenu, comme châtiment des impiétés de Gargantua. Théodore de Bèze, l'ami, le successeur de Calvin, fit un livre, *De la tyrannie civile*, où il ne saut pas au bout de quatre-vingts ans si un jacobin a été brûlé à Rome, en place publique pour ses blasphèmes. Il n'y a pas loin de l'incertitude à la fausseté dans les faits de cette nature.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

Il donna à Paris, vers 1582, des leçons de philosophie ; mais ayant trop hardiment attaqué Aristote, il se mit mal avec l'Université et eut grand besoin de se retirer en Angleterre où la reine Elisabeth, sur la recommandation de notre ambassadeur M. de Castelnau, lui fit un bon accueil. Au bout de quelque temps, l'inconstant Giordano quitta Londres pour Witemberg où il embrassa le luthéranisme, puis, après avoir, en Allemagne, écrit d'une vive et libre, éditant au désir de dogmatiser les Italiens, il se laissa attirer à Venise par Giovanni Mocenigo qui bien qu'il avait des visées.

dans une excellente prose et regardée comme un *testo di lingua*. L'ont-ils seulement parcourue cette pièce bizarre, les membres du Conseil municipal de Paris, qui, sur la proposition du citoyen Enrichi, ont décidé de s'associer à la protection de la libre-pensée contre l'intolérance, et d'envoyer à la démocratie italienne, l'expression de leur fraternelle sympathie ? Je doute fort que nos frères républicains connaissent même les titres des nombreuses œuvres écrites par l'homme à la glorification duquel ils prennent part. S'ils les parcouraient, ces œuvres analysées par M. de Giovanni, ils seraient bien capables de voir en lui un auteur d'une sorte de clercal. C^o de PUYMAIGRE.

LA HAUTE-COUR SINGULIÈRE JUSTICE

Paris, 18 juin. — On lit dans la *Cocarde* : « Le fils d'un des sénateurs de la majorité républicaine qui se sont honorés par leur attitude depuis que la Haute-Cour est commencée, est de nos jours un homme politique. »

Après l'élection du 27 janvier, M. X... a écrit une carte de félicitation au général Boulanger. « Il y a quelques jours, le père de notre ami, l'honorable sénateur qui n'a pas voulu se déshonorer en jugeant le général, a reçu une lettre à peu près ainsi conçue :

« Mon cher collègue, On a trouvé cette carte de votre fils dans les papiers saisis au cours des perquisitions faites par la Haute-Cour. Je vous la retourne pour que votre nom ne traîne pas dans ce procès. Dites à votre fils de ne plus recommencer. Signé : TRARIEUX. »

« Cette lettre était jointe la carte saisie dans la perquisition chez Mme Becker. »

« Ce qui est incidemment le résultat : 1° Que les sénateurs ont à leur disposition les pièces saisies ; 2° Qu'ils ont disposé à leur gré, malgré le caractère sacré qui se rattache à ces pièces ; 3° Qu'ils les détournent quand il leur plaît. »

« Quelle confiance avoir dans une instruction ainsi conduite ? On ne saurait que dans ces conditions considérer les personnes. »

« Dans l'affaire Wilson on avait détourné des pièces pour innocenter l'accusé ; cela a causé sa perte. »

« Puisque M. Trarieux et ses collègues de la Commission d'Instruction puisent dans les dossiers pour conclure les procès, nous dit que dans ces dossiers si mal gardés on n'introduit pas de fausses pièces. »

« L'affaire Trarieux est grave comme indice de la manière dont le Sénat pratique la justice ; elle diminue l'autorité du tribunal d'exception, si ce tribunal avait encore de l'autorité. »

« (De notre correspondant particulier) Paris, 18 juin. — La lettre de M. Trarieux a produit au Sénat une certaine émotion et excité une vive curiosité. Le sénateur destinataire de cette lettre serait M. Léon Renault, et l'expéditeur de la lettre M. Eugène-Léon Renault, l'un des deux fils du sénateur des Alpes-Maritimes. »

« C'est là, du moins, le nom qui circule, cette après-midi, dans les couloirs du Sénat, où l'affaire est, comme on le comprend, quelque bruit. D'autre part, il nous a été possible d'entretenir au Sénat un ami personnel, et non des moins intimes de M. Eugène-Léon Renault, qui nous a dit que cet effet de jeune homme était un boulangiste plus ou autrement convaincu. »

« Plusieurs sénateurs des différents côtés de la Chambre haute, à qui j'ai demandé leur sentiment sur les conséquences de l'acte commis par M. Trarieux, nous ont répondu en substance ceci : « Soyons évasifs, à moins d'être sûr de ne pas être interrompus, ce que je ne puis pas garantir. »

« Allons ! l'ère des scandales n'est pas close. »

DANS LES COULOIRS A LA CHAMBRE Questions et Interpellations

Le refus de M. Yves Guyot de répondre, hier, à l'interpellation de M. Basly a produit, même

Le privilège de la Banque de France Paris, 19 juin. — M. Tirard et M. Jules Roche se sont élevés contre le projet de loi relatif à la question du renouvellement du privilège de la Banque de France.

Les chemins de fer Serbes Paris, 19 juin. — Le gouvernement français prépare une réponse à la note serbe sur l'incident des chemins de fer.

La Grèce et la triple alliance Berlin, 19 juin. — On assure que, lors de la visite du roi Humbert, M. de Bismarck recommanda spécialement à M. Crispi de modifier son attitude à l'égard de la Grèce, en dissimulant les projets de l'Italie sur l'Épire, afin d'attirer la Grèce dans la triple alliance.

Le retour à Rome, de son désir de vivre en bons termes avec la nation hellénique. Le chancelier fit à Vienne des recommandations analogues. Il insista pour que l'Autriche cessât de manifester ses projets sur Salonique.

Le diplomate allemand agit aussi directement sur la Grèce, en faisant espérer surtout l'appui des capitaux allemands pour toutes les entreprises de chemins de fer qui sont désirées dans ce pays, notamment la construction de la ligne d'Athènes à Larisse, qui mettrait en communication la capitale de la Grèce avec l'Allemagne.

Explosion de grisou Buda-Pesth, 19 juin. — Une explosion de feu grisou a eu lieu dans une mine du district de Fuzsica, appartenant aux chemins de fer d'Etat. Sept ouvriers ont été tués. Leurs cadavres étaient horriblement mutilés. Deux mineurs ont été blessés grièvement, un grand nombre d'autres ont eu des blessures plus ou moins graves.

A Fougères. Les élections municipales. — M. de Cassagnac a adressé aux boulangistes élus Fougères, 19 juin. — Dimanche on a eu, à Fougères, des élections municipales ; il s'agissait de remplacer les vingt-deux conseillers opportunistes, qui étaient démissionnaires. Cent neuf candidats étaient inscrits sur les listes ; on n'a connu les résultats du dépouillement qu'hier à midi.

La Commission du Panama MM. de Cassagnac, Arcaudi, Duchesne, Jules Roche, Galpin, Georges Roche, Gaudin de Villaine, Du Mesnilot, Bernier, Richard, Carron ont été élus membres de la Commission chargée d'examiner le projet autorisant M. Brunet, liquidateur du Panama, à émettre ou à négocier pour 34 millions d'obligations à lots sur le solde non encore placé.

Tous les commissaires sont favorables, excepté MM. Jules Roche, Richard et Carron font des réserves. L'opération présentée, selon eux, quelquelques-uns au point de vue légal.

AU LUXEMBOURG La question du Panthéon Paris, 18 juin. — M. Huon de Penanster, sénateur conservateur des Côtes-du-Nord, a déposé sur le bureau du Sénat le projet de loi suivant : « Le Panthéon sera rendu à l'exercice du culte catholique et restera dédié à Sainte-Geneviève, patronne de Paris. »

« Un monument destiné à perpétuer le souvenir de tous ceux qui ont honoré leur pays par leur génie, l'ont agrandi par leurs conquêtes ou leurs découvertes, ont contribué à en faire, à travers les siècles, la France, sera élevé pour remplir ce but, sur une des places de la ville de Paris. »

La Haute-Cour M. Thévenet, garde des sceaux est venu aujourd'hui au Luxembourg, accompagné de plusieurs membres de la Commission des Neuf.

SÉNAT Séance du mardi 18 juin 1889

Présidence de M. Le Royer, président. La séance est ouverte à deux heures et demie. Le Sénat adopte un projet de loi relatif à la création d'un régime de sapeurs de chemins de fer et un projet de loi portant approbation d'une convention conclue entre la France et les Pays-Bas, en vue de préparer le régime par voie d'arbitrage, du différend existant entre les deux pays, relativement aux lignes de chemins de fer des provinces de la Gueldre.

Le Sénat repousse, par 216 voix contre 38, le projet de loi ouvrant un crédit de trente mille francs pour frais de concours en vue de la reconstruction de l'Opéra-Comique.

L'enseignement primaire L'amendement proposé hier par M. Delsol n'est pas adopté. Les articles 34 (condition d'avancement) et 35 (allocation aux instituteurs) sont adoptés. La séance est levée à 5 h. 40 et la suite renvoyée à jeudi à deux heures.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS Séance du mardi 18 juin 1889

Présidence de M. Méline. La séance est ouverte à deux heures. Demande d'interpellation sur la cessation du travail dans les mines de Courtille. M. le Président. — J'ai reçu de M. Basly une demande d'interpellation relative à la cessation du travail dans les mines de la Courtille et de Boucier.

M. le Président. — J'ai signalé l'année dernière deux ouvriers serbes renvoyés. Le ministre est armé pour intervenir ; la loi de 1810 lui en donne le moyen d'agir pour empêcher la fermeture de la mine.

M. Basly. — La question est urgente puisque la fermeture des mines aura lieu le 22 ; cent soixante-deux ouvriers seront renvoyés. Le ministre est armé pour intervenir ; la loi de 1810 lui en donne le moyen d'agir pour empêcher la fermeture de la mine.

Question sur la mendicité dans les départements M. le Président. — La parole est à M. Belle pour une question à M. le ministre de l'intérieur, qui accepte, au sujet du développement de la mendicité dans les départements.

M. Belle. — Depuis trop longtemps des vagabonds

Les fossyeurs ont trouvé la bière de la pauvre jeune fille, que ses petites camarades avaient religieusement accompagnée la veille jusqu'au bord de la fosse commune, évanée; les voliges légères qui formaient le couvercle avaient tout d'abord été disjointes et l'air avait pu pénétrer à travers à quelques pas de là. Le cadavre complètement nu, était à moitié sorti du cercueil, et l'on pouvait constater, aux poignets de la pauvre petite morte, des craquelures provenant de l'arrachement du cadavre du chapellet que les bonnes sœurs de Saint-Vincent de Paul lui avaient enroulé autour des mains.

Le sentiment auquel le violateur a obéi est très difficile à déterminer. Quelques personnes croient à l'acte irraisonné d